

L'union fait la forme

Loin des manifestations tournant autour d'une radotante belgitude ou d'un surréalisme revendiqué, plus du tout pertinents dans le paysage poético-artistique contemporain – quoi que cela puisse encore distraire quelques Français en villégiature dans nos contrées indécises –, *L'union fait la forme* expose une toute autre Belgique. Trois couleurs flottantes, choisies sur la surface souple d'un drapeau : le noir, le jaune et le rouge. Trois couleurs qui vont si mal aux sportifs chargés de les défendre. Trois couleurs comme sujet prétexte pour une véritable aventure, essentiellement plastique.

Qui a peur du noir, du jaune et du rouge ? Pour parodier le titre d'une œuvre magistrale de Barnett Newman (*Who's afraid of Red, Yellow and Blue ?*), c'est la question que pose *visiblement* une première série d'œuvres. L'échantillonnage des réponses que propose Félix Hannaert est à l'image de cette peur : il est essentiellement graduel. Bénédicte Henderick, elle, reprend tout depuis le début : elle plante son chevalet dans la maisonnée, examine la question à la loupe et nous livre sa version post-moderne d'un cours de peinture abstraite – trois petites taches et puis s'en vont. Pascal Bernier, en bon tautologue et savant faussaire des apparences, prouve qu'il sait écrire en couleurs. Babis Kandilaptis dessine à main levée un drapeau en vingt-quatre images par seconde – comme Marcel Broodthaers paraphait jadis une pratique, en ce même geste conceptuel.

En quelques lignes, Bernard Gaube trace les contours usés de ce vieux rêve de briques que tout Belge croit avoir dans le ventre – puisqu'on le lui a toujours dit. Jacques Dujardin, armé de ses crépines veinées, tranche, dans le vif du sujet, un pays comme un pâté. Daniel Locus pose un acte circoncitoyen : il ligote – pour mieux l'estropier – une saucisse, nous rappelant au passage que lorsque les corps sont pris au piège d'une identité nationale, l'Histoire en fait souvent de la chair à canon. Nicolas Kozakis retourne une contrée comme une crêpe – voire un crêpe, avec cette noirceur mortuaire et brillante, comme s'il s'agissait de représenter un spectre – et carrosse poliment ce pays cabossé. David Clément pratique la métonymie japonisante, en faisant se confondre une bière avec un territoire – déjà Magritte, en prenant la partie pour le tout, nous faisait prendre des vessies pour des lanternes, et des œufs pour des oiseaux. Kurt Ryslavy, lui, ne fait pas l'Autriche : il la met en bouteille et nous soumet sa rougissante facture d'*Oostenrijkse wijn* – nous en rirons jaune, après avoir été noirs.

Anthony Berthaud insiste sur une télégenie royale conquise 21 juillet après 21 juillet – fût-ce dans la somnolence du champagne tiède. Dany Danino retrace et retrouve, dans les fines nervures de son Bic, le regard lunaire de cette Reine dont un peuple fut bleu. MMC Octave soulève le problème du statut d'artiste dans une lointaine province, pourtant riche de trois frontières – on dirait le Sud. Manuel Alves Pereira fait sortir un pays de ses gonds, le tend et le gonfle – tiens, qu'en aurait fait, dans ce processus d'expansion de la surface picturale, un Michel Mouffe ? Jacques Charlier le laisse

flotter aux vents – jusqu'à la rupture. Jean-Marie Stroobants, organisant ces bannières en un champ de bataille, laisse présager l'inévitable cimetière.

Dans le souple et le délié, Isabel Baraona démêle ces topographies chromatiques : au risque de s'emmêler les pinceaux, notre regard se prend au jeu de l'ivresse de leurs courbes. Benoît Félix découpe la peau flasque du drapeau, comme il dépiauterait un gibier. Marcus Bering tisse et entrelace une Belgique plus aérienne, tendant des filins entre les communautés ; Elodie Antoine, avec délicatesse, les brode de mites. Delphine Joly porte un uniforme cousu d'armes, médaillé d'un bloc désodorisant pour cuvette de wc aux couleurs fièrement nationales – aux chiottes, le *pays réel*.

Dans les multiples variations autour de l'objet – évocations des assemblages pop d'une Louise Nevelson ou d'un Joseph Cornell – le pays est mis en boîte par Marco Dessardo avec sa valise belge – trousse de secours en cas d'accident national, elle peut être utile à passer la frontière linguistique, cette improbable charnière entre le réel et l'imaginaire. Camiel Van Breedam appelle le nom de Paul Joostens, avec ces petits bouts de bois qui bâtissent un pays comme une cabane d'enfant, fragile sur pattes mais sûre de son rêve. Les casiers transpercés de bouteilles de Jean-Pierre Bredo, dans cette violence des plastiques, semblent matérialiser une situation politique : en cas de *drache nationale*, un arrosoir de la même trempe répandra les eaux usées des couleurs de l'Histoire locale – dans ce pays où *le ciel est toujours pleut*, comme le fixa Pol Pierart un jour, sur sa pellicule.

On trouvera encore, en ce libre Musée de la Dynastie, d'autres vitrines éclairantes de nos parts d'ombres – noircies, jaunies ou rougissantes : un tiroir rempli d'oiseaux exotiques aux couleurs pourtant belges, de Juan Paparella ; les derniers collages de François Liénard – *derniers* car pourquoi faire toujours la même image ? La question de la pollution est aussi celle de l'artiste – ; un *Devoir quotidien* de Jacques Lennep qui arraisonne le politique dans ses eaux territoriales ; un dessin de Gal aux subtiles ombres noires, comme un pan de drapeau qui connaît la chanson ; un arrêt des hostilités entre *Wammands* et *Flallons* – définitivement décrétées à côté de la plaque par Marcel Mariën – émaillé par Léontine Van Droom et Franz Desrêveux ; un pavillon recouvert de coquillages par Patrick Guaffi, comme une marée trop haute tapisserait le *Kursaal* de Knokke ou d'Ostende ; un appel national et anarchiste à la désobéissance esthétique, placardé par Johan Van Geluwe qui démontre, à qui en douterait encore, que c'est avec les artifices de la langue que l'on fait les plus beaux feux.

Les œuvres purement plastiques – évitant toute littérature inutile – réalisées avec un sujet aussi ingrat sont, sans doute, les réseaux complexes de Félix Hannaert – on se souviendra de ceux de Mondrian dans *New York City I*, faits exclusivement de bandes adhésives – ; les abstractions – évidentes comme les premiers monochromes définitifs de Rodtchenko – de Bernard Gilcozar et celles construites par Herman Vanderhulst, pixel après pixel, dans un agencement dynamique, tricolore et organique – dorénavant, le compromis à la belge sera virtuel. Dans la foulée – celle de la couleur en point de mire – un point, une ligne et une forme servent à Jonas Wille à échafauder une histoire visuelle – bonjour monsieur Kandinsky, vous êtes toujours là ? Les entrelacs papillonnants de Marc Rossignol sont, comme dans les huiles de Bernard Frize, des constructions

qui s'engendrent elles-mêmes, dévoilant un processus infini d'emperlement qui prend la Reine par le collier. La géographie dédoublée – mais oui, car ce pays voit double – de Dominique Rappiez se souvient des décalcomanies d'Oscar Dominguez – à moins qu'il ne s'agisse des tests plus psychologiques de Rorschach ? Quant aux plaines finlandaises de Mikko Paakkola, on les croirait, un instant, dans ce leurre propre aux arts plastiques, belges.

Enfin – tout ceci n'est pas totalement innocent – la Belgique ne vient pas de naître mais elle s'appête à mourir, dit-on. Ce ciment épais, compact, préparé des mains de De Coster, d'Ensor, de Maeterlinck, de Magritte est-il donc si peu solide ? La Bicane belge d'Utopie Dujardin ne sait dans quel sens aller – le Sud aurait-t-il perdu le Nord ? Les ovnis ménagers de Sofi van Saltbommel ne savent comment s'asseoir dans une maison si muséale – sans doute commenceront-ils par faire un peu de ménage en brossant finement le tableau de la situation. Le miroir de Michel Clerbois est un étendard peint sur l'éphémère – ses réflexions font tache sur notre image si polie. En fin de conte, un vieux bout de bois à peine teinté par Jean-Georges Massart – un nouveau projet de drapeau, comme lancé aux chiens de nos pensées – est abandonné en ce somptueux terrain vague.

L'union fait la forme est aussi une résistance, une enfance de l'art, le temps d'une exposition en ce domaine enchanté – ce royaume des idées qu'on appelait encore, il n'y a pas si longtemps, du beau nom de Palais des Beaux-Arts.

François Liénard et François de Coninck, le 21 juillet 1831.